

FLORENT HUREL

L'IMPRESSIONNABLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-814-5

Dépôt légal : octobre 2023

25 ANS

*Il n'y a pas de règles fixes dans l'art,
et le Romantisme, à mes yeux,
doit être la liberté régie par le goût.*

Charles Nodier

« Ma Blonde ! Ô ma Blonde... » Il ne trouve jamais de suite à cette déclamation : il ne fait que penser, rêver, à cette Blonde et cela lui suffit. Ce matin la Blonde il la voit pour de vrai, dès le réveil, et dans sa tête lui reviennent ces mots. Ce pourrait être un début de mélodie, ou de poème. Il émerge et la regarde s'habiller, très vite. Lui ne compte pas prendre le temps de se doucher ni de manger tout de suite. Il est bien trop tôt et sa journée ne commencera que dans plusieurs heures. Il préfère la regarder se préparer, il poétise cette situation. Il pourrait rester, continuer de dormir ici, mais cela le gêne de rester dans un appartement qui n'est ni le sien, ni vraiment celui de la Blonde. Il se rhabille, boit un verre d'eau et emporte quelques cerises qui restent de la veille. Il descend derrière elle les six étages par l'escalier. Il n'est pas encore bien réveillé physiquement mais la regarder ainsi sauter les marches lui donne de l'énergie. Devant la porte cochère de l'immeuble, elle marque avec lui un arrêt de quelques petites secondes pour un timide et furtif baiser ; puis elle remonte l'avenue pour aller attraper un bus.

« On se rappelle !? » balance-t-il à la volée, la tête tournée dans sa direction.

— Bien sûr ! » répond-elle de dos, sans se retourner.

Il reste encore un peu en bas de l'immeuble, mange les quelques cerises qu'il a emportées et contemple paisiblement la vide avenue de l'Observatoire. Il est un peu plus de 8 h et c'est samedi, Paris se réveille plus tard. Le soleil commence à passer au-dessus des immeubles et à éclairer les routes. Il sort ses lunettes de soleil qui en plus cacheront ses cernes, traces d'une courte nuit. Au balcon de l'appartement où il se trouvait il y a quelques minutes, la vue à une heure si calme doit être encore plus inspirante. Il la connaît surtout de nuit cette vue ; une fois il a pu l'admirer un peu de jour mais c'était le Paris bruyant de la semaine. Une prochaine fois, espère-t-il. À la réflexion, ce « bien sûr » sonnait un peu comme ironique. Était-elle ironique ? Ou simplement polie, peut-être ? Il et elle ont peu parlé ce matin, mais il faut dire qu'elle était pressée, aussi... Il n'a pas trop envie de s'attarder là-dessus, déjà. Il est plus agréable de garder un sourire sur la nuit passée.

Il traverse l'avenue et ses jardins pour rejoindre le boulevard de Port-Royal. De ces jardins on peut rapidement admirer le Sacré-Cœur, sur une autre colline dix kilomètres plus au nord. Le soleil fait déjà briller la pierre blanche de la basilique. Au ralliement de l'avenue de l'Observatoire et du boulevard Saint-Michel est installé un buste de Bernanos. Il n'a lu qu'un seul livre de cet auteur et n'en a retenu qu'une seule phrase, qu'il aime à déclamer tout haut chaque fois qu'il passe devant le buste en question :

La victoire ne nous appartenait pas.

Ce matin il se sentirait plutôt victorieux, cela est donc prononcé juste pour la forme et histoire de rendre hommage aux génies dont la ville se réclame. Il s'allume une cigarette, et s'en va redescendre le boulevard de Port-Royal pour ensuite rejoindre le bas de la rue Mouffetard par l'avenue des Gobelins. Pas grand monde sur les trottoirs... Sur un banc vide, il trouve quelques livres égarés, prend le temps de les regarder les uns après les autres. C'est une rencontre de plus en plus fréquente : les livres abandonnés sur les bancs publics, les rebords de fenêtres, au pied des arbres... Un recueil de

poèmes : *Les Pièces Lyriques* par Charles Nodier, qu'il ne connaît pas, retient son attention. Il le prend, lit quelques pages en même temps qu'il marche, et parfois s'arrête pour regarder les quelques passants et passantes, les premiers visages des terrasses de café. Le samedi matin, pas de faces blêmes du travail, certains et certaines se tiennent la main, s'embrassent, semblent prolonger l'extase d'un doux réveil, et lui il sourit. Il rentre chez lui pour terminer sa nuit, et commencer ensuite sa matinée, en décalé... Il dormira, se douchera, mangera, et changera de chemise car la sienne contient quelques taches de rouge à lèvres. Et c'est une chemise blanche.

Patrice Vauban est un sensible voulant passer pour un dur. Un de ses professeurs disait de lui qu'il fait partie des *honteux quand on les pince aux sentiments* reprenant une formule de Billetdoux, paraît-il. Ses sentiments, depuis, il aime les dévoiler. Du moins il n'en a plus honte. Lorsqu'il se fait quitter par une dame, par exemple, que celle-ci annonce ne plus désirer croiser sa route, il lui répond des mots doux. Il espère la faire fondre en même temps que passer pour un romantique.

C'est probablement un réel romantique. Bien qu'il puisse utiliser des méthodes jugées similaires, Patrice Vauban n'est pas un manipulateur. Aujourd'hui le romantique est démodé. Il n'est plus bien accueilli de dévoiler son cœur avec de belles phrases tendres... ça fait flipper ! dit-on. Les quelques comédies romantiques d'aujourd'hui ou d'hier – qu'on se plaît à revoir parfois – peuvent avoir la faculté de faire fantasmer certains esprits plus ou moins fleur bleue, mais dans la vraie vie il y a d'entrée une sorte de gêne, comme si l'on refusait de s'habituer aux possibles belles choses présentes tant l'on s'attarde sur les mauvaises choses passées, et que l'on craint qu'elles se reproduisent.

Entre le romantique et celui que l'on nomme désormais *le pervers narcissique*, seuls le cœur et les intentions diffèrent. Elles sont même tout à fait opposées. Mais à l'inverse des méthodes, on ne le comprend que bien plus tard ; voire jamais. Les méthodes suffisent à enraciner une personne dans une

catégorie, dès le départ et souvent pour toujours, elles sont la première et unique chose que l'on garde. Ainsi les méthodes du romantique font flipper. Le romantique fait flipper. La victoire ne lui appartient pas. Peut-être est-ce à cela que Vauban songe chaque jour qu'il prononce cette phrase, bien que ce n'était pas le sujet d'origine de l'auteur. À l'air du fameux *pervers narcissique* – tout le monde en connaît ou en a connu, à tel point que l'on pourrait songer que c'est cela l'homme *normal* d'aujourd'hui – le romantique, figure d'un autre temps que l'on ne connaît plus, peut facilement passer pour un taré.

Pour beaucoup de gens, Patrice Vauban, c'est un taré !

En dehors de ses nuits romancées suivies de traversées matinales de Paris, Patrice Vauban est contrôleur de billetterie pour le prestigieux et internationalement connu Théâtre du Châtelet. Et il en est très fier. Depuis le jour même de son premier entretien où il contemplait la façade de l'entrée publique sur la place du même nom. Les jours calmes, ceux notamment où il n'y a pas de spectacle, il s'en va se perdre dans la salle. Seul. Ce monument de la création lui appartient. « Je pourrais mourir ici ! » se répète-t-il. Et pas seulement dans sa tête, il aime faire fonctionner l'extraordinaire acoustique du lieu. Il grimpe à tous les étages, s'allonge sur la scène, va profiter de la magnifique vue sur le centre de Paris qu'offre la terrasse du foyer Nijinski du 4^e étage. Les bureaux sont moins passionnants, routiniers. Les loges un peu plus, les phéromones mélangées des nombreux et nombreuses artistes qui squattent ici à tour de rôle tout au long de l'année font sourire Vauban. Les coulisses, les passerelles techniques vertigineuses, les gigantesques arches dorées des amphithéâtres vues depuis l'orchestre, le lustre... Vauban a sur son lieu de travail sa dose de stress et d'émerveillement quotidien. Ici aussi il poétise, prend le temps de s'arrêter sur ce que les collègues de cette grande production ne voient même plus ; à force de passer devant, au-dessus, au-dessous, chaque jour.

Le Théâtre du Châtelet : c'est là que nous le retrouvons, ce matin, là où il se rend pour travailler un samedi. Il est arrivé chez lui à 8 h 30, a dormi jusqu'à 10 h, s'est préparé

et nourri jusqu'à 11 h (il aime prendre du temps pour ça, à l'inverse de la Blonde qui ne s'accorde qu'un quart d'heure entre son réveil et son départ) et s'est mis en chemin pour arriver au théâtre à 11 h 30, heure d'ouverture de la billetterie le samedi. Il commence à pied, remonte la rue Mouffetard exempte du bruit de la circulation pour ensuite contourner le Panthéon. Le samedi il n'y a ni lycéens ni étudiants et c'est agréable. Généralement au niveau de la Sorbonne, il prend un vélo pour terminer le trajet : descendre le boulevard Saint-Michel, passer le pont du même nom, la Cité, Notre-Dame et le Pont-au-Change qui débouche sur la place du Châtelet. Une belle ligne droite, tout en descente. Mais ce matin il a un bon pas et n'est pas trop en retard, et de toute façon les stations de vélos sont vides, comme d'habitude... Il fait tout à pied, en écoutant de la musique joviale et entraînante dans ses vieux écouteurs blancs, fumant une cigarette ou deux... et tout le long du parcours, quasiment, il s'émeut de la foule radieuse du week-end, surtout celle qui s'aime, plutôt que celle qui déprime ou celle qui se bat. La fine pluie qui commence à tomber n'enlève rien à cette humeur, au contraire. Quitte à vivre dans un cliché... La pluie est en plus une bonne occasion pour Vauban de déplier son robuste et magnifique parapluie à l'ancienne de chez *Cherbourg*, qu'il vante et expose fièrement. Il a un peu d'avance dans sa course, et s'arrête alors sur les marches de la Conciergerie pour lire quelques poèmes trouvés le matin. Des couples de touristes ou d'ici s'abritent, s'embrassent sous les ponts. Il pense un peu à sa Blonde, la sait dans une autre ambiance : en train de travailler, d'enchaîner ses différentes missions étalées sur toute la journée, et probablement la soirée aussi. Et lui continuera de laisser paisiblement défiler les heures, dans les rues autant que derrière son guichet.

En reprenant sa route vers la place du Châtelet, Vauban prend le temps de regarder et d'admirer le bâtiment du théâtre à mesure qu'il s'en approche, en traversant le Pont-au-Change. La pluie a cessé, il a replié son beau parapluie sur lequel il peut parfois s'appuyer en tapant la pose. Le soleil d'après-pluie rend le paysage encore plus admirable. Et

Vauban sait que l'intérieur du théâtre sera tout aussi somptueux. Il contourne ce bâtiment par le quai de la Mégisserie afin de rejoindre l'entrée de la rue Édouard Colonne, celle de derrière, à la fois entrée administrative et entrée des artistes. C'est par ici que le personnel va et vient en journée. Une fois passés le sas de sécurité et le hall administratif, avec ses deux ascenseurs, il lui faut remonter jusqu'à la scène, après avoir longé les accès à la fosse d'orchestre par différents petits escaliers étroits. La scène et son orchestre sont situés au niveau de l'entresol du bâtiment. Vauban se retrouve alors à traverser la coulisse côté cour dans toute sa longueur, avec à sa gauche la machinerie, et à sa droite la scène et la vue sur la salle, vide. Il la regarde furtivement, le temps de sourire et de savourer son lieu de travail. Une petite porte à accès réservé le mène de la coulisse au couloir public de l'orchestre pair. Au milieu de ce long couloir, la porte 2 à sa droite qui ouvre sur les loges d'orchestre pair, visibilité réduite... et à sa gauche, un escalier réservé au personnel le fait enfin redescendre jusqu'à sa billetterie. La présence d'un hôtel et de différents cafés occupant ce même bâtiment, entre la billetterie et l'entrée administrative, oblige ce parcours de montée, de virages et de redescente... sur lequel toute nouvelle personne salariée ou intermittente s'y perdra pendant des semaines voire des mois.

Patrice Vauban retrouve sa nouvelle collègue : Claire Farah, deux ans de plus que lui. Le samedi il et elle ne sont que deux, et exercent chacun et chacune en tant que chargées de billetterie depuis le début de la semaine. C'est-à-dire qu'il et elle sont présentes la journée à la billetterie officielle du théâtre même quand il n'y a pas de représentations, pour accueillir, renseigner, communiquer, vendre... autrefois dit : *le guichet*. Leur comptoir se situe au Box-Office, avenue Victoria sur la façade nord du bâtiment. Patrice s'occupe aussi du contrôle les soirs de spectacles. Le contrôle, dans le jargon théâtral, c'est la réorganisation de la salle et la remise des billets aux spectateurs et spectatrices qui doivent les retirer juste avant les représentations. Ce n'est pas, malgré le terme, le fait de vérifier les sacs et les billets. C'était auparavant l'unique

fonction de Patrice, depuis un an qu'il a intégré le Châtelet : le contrôle ; il ne travaillait donc que les soirs de spectacles, quand il y en avait. Il complétait parfois avec d'autres jobs du même type, payés à la mission, gérés par des agences événementielles, pendant les quelques périodes de relâches au Châtelet. Le voici désormais sous contrat longue durée, avec une situation un peu plus *normale*. Il touchera moins d'aides de la Caf, mais passera plus de temps au théâtre.

Cette promotion coïncide avec la nécessité de travaux de restauration du théâtre pour tout l'été. La saison s'est arrêtée le 19 mai, il y a tout juste deux semaines, et ne reprendra qu'en septembre. Claire et Patrice ont été promus, la billetterie aussi avait besoin d'être renouvelée ; les anciennes guichetières sont parties à la retraite. Cependant, elle et lui n'auront probablement pas de vacances. La billetterie reste ouverte pour les acheteurs et acheteuses de la saison prochaine. La programmation est faite depuis déjà un mois, et dans un lieu comme le Châtelet l'on réserve bien, bien longtemps à l'avance...

Claire Farah, quant à elle, est une nouvelle recrue. Elle gérait auparavant la billetterie d'un théâtre municipal de banlieue ouest et poursuit à distance des études de communication, afin de se retrouver un jour dans les bureaux. Du Châtelet ou d'ailleurs, ce qui ne fait absolument pas rêver Patrice. Elle et lui ne se connaissent aussi que depuis deux semaines, la fin de la saison : une semaine de formation pour leurs nouvelles fonctions, et cette première semaine de travail qui s'achève. Il et elle s'entendent bien, se racontent de plus en plus leur vie. Lui surtout aime lui raconter ses histoires de cœur qui n'en sont pas ; pas vraiment, pas toujours. Et avoir son ressenti. Les points de vue des femmes sur les femmes intéressent beaucoup Vauban, finissent même parfois par l'influencer. Ce peut être positif autant que négatif. Mais de la part d'une personne qui le connaît encore peu, il se dit que le point de vue sera totalement omniscient, sous aucune influence affective et sans aucune politesse bienveillante. Il ne s'agit pas d'un point de vue sur les femmes et leur condition. Vauban respecte et admire les femmes libres et indépendantes de son temps

autant que leurs revendications ; c'est d'ailleurs le genre de femme qu'il fréquente. Il cherche plutôt des points de vue sur certains paradoxes dont il se sent concerné : peut-on être romantique et dragueur ? Par exemple... Peut-on seulement draguer sans manquer de respect ? D'abord...

Et leurs histoires à elles l'intéressent tout autant. Il s'interroge sur d'autres paradoxes qui pourraient aussi les concerner : femme libre et amoureuse, possible ? Vauban s'attache très vite, toute rencontre est marquante, poétique à sa manière, et le fait rêvasser, puis questionner. Une dame courtisée, il la considérera toujours avec sensibilité. Il aime la raconter, ne serait-ce qu'à lui-même, et se demande ensuite ce qu'elle peut penser de lui... C'est ainsi qu'il en vient avec engouement à solliciter l'avis de Claire Farah, et d'autres confidentes.

Des confidentes, Patrice Vauban en a surtout trois. La Théâtréuse, la Danseuse, et la Chanteuse. C'est ainsi qu'il les nomme familièrement. Avant d'être des confidentes, elles furent des muses. Il a successivement été amoureux des trois. Lui, pas elles. Il est donc infiniment cultivé sur ces trois disciplines du spectacle vivant. Car du temps où il fut épris de chacune, il cherchait bien sûr à les impressionner. Il n'a jamais obtenu l'amour et l'admiration tant convoitées, mais est devenu réellement passionné de leur art respectif. Fou de tout ce qui se rattache à une scène, une salle de spectacle. Vendre des places et accueillir les amateurs et amatrices d'arts vivants est donc une vocation née de déceptions amoureuses. Il a bien songé à être sur la scène plutôt qu'à l'entrée de la salle, essayé même. Mais non... Les coulisses ne font pas autant rêver que la scène (vue du public).

Toutes sont en plus de leur activité profondément éprises de littérature, sous différents genres, différentes époques, différentes langues... Vauban a donc énormément lu. Et il continue encore, là aussi il sera devenu un vrai connaisseur des belles lettres, découvrant ensuite des œuvres, des auteurs et des autrices par lui-même, pour n'impressionner personne, qu'il affectionne pour ce qu'ils et elles sont et non pour ce

qu'ils et elles représentent pour d'autres. Il avait créé tant de points communs et témoigné tant d'attention à ces femmes, depuis ses 18 ans, que toutes avaient eu la même réaction à son égard : « ce sera mon meilleur ami ! » Ce n'était bien sûr pas ce qu'espérait Vauban. Au moment où il se trouvait suffisamment de courage pour combattre la crainte du refus, la peur du ridicule, et pour avouer tous ses sentiments, il recevait le *non* plein de compassion ; et ce statut de *meilleur ami*... comme un lot de compensation de l'amour non réciproque. C'était peut-être une question d'image : les jeunes femmes, souvent, ne veulent pas d'un garçon comme elles. Elles veulent un homme plus vieux de préférence, différent, pourquoi pas fuyant, qui cultive du mystère à leur égard, fort et impassible ! La sensibilité rime souvent avec fragilité, dépendance affective... tout ce qui peut être perçu chez un homme comme touchant, certes, mais pas attirant pour une majorité de jeunes femmes en quête d'un *mâle*. Elles se romantisent plus tard, moins jeunes. C'était peut-être aussi une question de méthode : se rapprocher petit à petit, gagner la confiance, se montrer à l'écoute, émotif, sentimental... même sans cesser d'être drôle, déterminé et courageux, n'était peut-être pas la bonne méthode pour conquérir un cœur de jeune femme. Mais il n'y pouvait rien, lui était déjà amoureux. Et c'est par amour, paradoxalement, qu'il a accepté ce rôle de *meilleur ami*. Il a même fini par y croire. À tel point qu'à présent, il y trouve un certain confort.

À ses confidentes, il n'a pas encore parlé de la Blonde. Il n'en a vu aucune depuis qu'il la fréquente... En revanche, Claire Farah est à côté de lui chaque jour. Elle le voit tout aussi joyeux que nous l'avons trouvé vagabondant dans les rues, mais aussi parfois mélancolique, songeur, rêveur... Elle ne le connaît pas encore très bien mais se doute que ce n'est pas son état naturel, quelque chose le perturbe. Il et elle n'ont pas eu beaucoup l'occasion de parler pendant la période de formation, mais au cours de cette première semaine de travail où la fréquentation est très calme malgré le lancement de la nouvelle saison, il et elle ont fait meilleure connaissance ; il lui

a d'ailleurs posé des questions sur sa vie de femme, limite sur son intimité. Patrice a une curiosité inégalable sur bien des domaines. Ce n'est pas pour juger les autres ou se comparer, la vie des gens le passionne ; à un tel point qu'il arrive que savoir ne lui suffise plus, il faut qu'il s'en mêle... Cette curiosité peut alors être vue comme une menace. « Un jour, tu vas t'en prendre une ! » lui avait dit sa grande sœur quand il était encore ado, voyant avec quelle indiscrétion il s'immisçait déjà dans la vie des gens. D'ailleurs, il y a quelques années seulement, toute une bande de copines avec qui travaillait Vauban dans un autre théâtre parisien s'était insurgée contre lui tant il s'était montré intrusif, au point de semer la zizanie entre ces collègues qui se croyaient amies. Vauban, violemment disputé, avait par la suite remis en question sa curiosité et son intérêt prononcé pour la vie des gens, mais sans l'abandonner pour autant ; pour l'instant... Sa remise en question l'a rendu plus lucide et précautionneux sur ses méthodes d'intéressement, il se fait désormais plus doux et plus lent dans sa manière de s'immiscer dans l'intimité des uns, des unes. Et pour celles et ceux qui le connaissent bien, constatant que cette curiosité, quoique parfois anormalement excessive n'a finalement rien de malsain, peuvent même finir par en profiter pour solliciter son avis et pourquoi pas de l'aide. En partie des dames, plus ou moins amies avec lui, en plein questionnement sur leur situation avec leur petit-copain. Vauban, connaissant bien leur vie mais surtout étant un habitué des ruptures, ne peut être que de bon conseil. Plusieurs hommes doivent ainsi leur rupture à Patrice Vauban. Ils ne le savent pas, les petites-copines ne disent pas tout de leur motivation en pareil cas, faute de quoi Vauban se serait probablement plus d'une fois fait casser la gueule. Telle la mise en garde de sa grande sœur dès son adolescence.

Heureusement, Claire Farah n'est pas trop susceptible et plutôt intelligente. Au départ, elle a eu elle aussi un peu de méfiance envers ce curieux personnage : ni grand ni petit mais très fin, adepte de la chemise, cheveux mi-longs, souples, doux et brillants – et ses cheveux sont une de ses grandes fiertés, avec celle de son corps qui peut-être ne fait pas rêver

mais ne connaît et ne connaîtra probablement jamais le gras. Il a une manière détendue et sans gêne pour poser des questions, possède un humour et une ironie quasi constante qui font qu'on se demande s'il prend les choses au sérieux ou s'il s'en moque. Claire répondait au départ timidement à ses questions mais voyant son écoute et ses réactions plutôt saines, sans jugement ni commentaire, elle se dévoilait de plus en plus à mesure des jours. Si Patrice est un romantique affirmé, quoique frustré, Claire est une romantique refoulée. Elle ne se laisse pas encore totalement embarquer dans la beauté d'une histoire mais aime à les écouter, parfois.

Aujourd'hui, le voyant songeur et le sachant mystérieux, quoique lui aime lever les mystères, elle se dit que c'est à son tour d'être curieuse :

« Tu es amoureux ? lui demande-t-elle, la journée commence à peine : il est 11 h 30, la billetterie ouvre.

— Pourquoi ?

— Comme ça... Déjà je t'ai beaucoup raconté ma vie à moi et toi pas grand-chose, tu es resté très vague... célibataire et volage, je ne sais pas quoi... Et puis je te trouve bien pensif. Je ne te connais pas encore très bien, mais je me demande ce qui peut te faire autant planer, à part une histoire de meuf...

— Je ne suis pas amoureux, je suis... intrigué... Intrigué disons.

— Intrigué... Une rencontre qui te perturbe ? C'est la fameuse architecte dont tu m'as brièvement parlé et qui est partie je ne sais plus où ?

— Non. Elle, elle semble très indécise, je me demande si je la reverrai. Depuis une semaine qu'elle est partie, je n'ai aucune nouvelle. C'est autre chose, une rencontre plus récente encore, inhabituelle... un monde que je ne connaissais pas, un genre de femme que j'imaginai sans en avoir vraiment rencontré, de ce que je me souviens... Et... ça me travaille... ».

Vauban s'exprime ici tel un poète. Il prend le temps, songe à ce qu'il raconte en même temps qu'il le raconte. Claire apprécie mais apprécierait encore plus si elle était éclairée.

« Décidément tu enchaînes !... C'est qui ?